

«Le besoin d'un chez-soi répond à l'époque»

MODE DE VIE Dans son dernier nouvel ouvrage «Après le virage, c'est chez moi», la journaliste Marie Kock explore notre rapport parfois complexe aux territoires, géographiques ou imaginaires, où l'on se sent à la maison

PROPOS RECUEILLIS PAR
SÉGOLÈNE BARBÉ

Qu'est-ce qui nous fait reconnaître un lieu comme étant le nôtre? Notre «chez soi» est-il l'endroit où l'on habite, celui où l'on a grandi, celui que l'on imagine, celui où l'on se sent à sa place? Dans *Après le virage, c'est chez moi*, paru chez La Découverte le 6 mars, la journaliste Marie Kock – dont on se souvient notamment du livre *Yoga, une histoire-monde* (2019) – interroge de manière sensible notre rapport au lieu, à la propriété, aux paysages... et démontre que la quête de l'endroit rêvé n'est pas qu'une simple question géographique.

Tout le monde a-t-il besoin de trouver un «chez soi»? Certains ont sans doute plus de facilité à se sentir chez eux un peu partout, mais cette question du «chez soi» est tout de même très présente.

La plupart des gens ont par exemple une réponse assez claire lorsqu'on leur demande à quel endroit ils souhaitent être enterrés ou que leurs cendres soient dispersées. Nombreux sont ceux qui veulent, à leur mort, retourner sur les lieux de leur enfance. D'autres souhaitent reposer à un endroit bien précis où ils ont connu une sorte d'épiphanie, de moment important de leur vie: une montagne en Inde, où on a eu une révélation spirituelle; un paysage apaisant où l'on a vécu un moment où l'on se sentait particulièrement bien. Le lieu qu'on reconnaît ainsi comme étant le nôtre a en général peu à voir avec des critères concrets ou une histoire de qualité de vie.

A-t-il quand même souvent un rapport avec l'enfance? Nous sommes tous imprégnés des topographies des lieux où nous avons vécu dans l'enfance – lorsque nous croyions encore que le monde réel se limitait à eux – des sensations qui y sont



INTERVIEW

Image d'illustration. (ANNE WYRSCH/LE TEMPS)

liées, même sans le savoir. Les gens nés près de la mer gardent souvent toute leur vie un attachement au bord de mer, même s'ils changent de plage ou de région. Partout où je suis allée, j'ai toujours été influencée par une sorte de biais cognitif qui me rendait particulièrement sensible au même type de paysage que dans la région de mon enfance: de grands espaces très ouverts, des forêts, un taux d'humidité important. Mais c'est aussi parce que je l'ai quitté que je me suis rendu

compte de la magnificence de ce paysage. C'est lorsqu'on en est parti qu'on se met à chercher sans arrêt le territoire dont on a été chassé par l'ordre naturel des choses.

Dans notre société, il est aussi valorisé de quitter les lieux de son enfance pour partir découvrir le monde. Il existe en effet une double injonction à partir et à s'ancre, que l'on retrouve aussi dans le reste de la vie. Dans le monde professionnel, il faudrait par exemple toujours se

renouveler, tenter de nouvelles expériences mais en même temps, si on change trop souvent de travail, on passe pour quelqu'un d'instable. Concernant le territoire, nous sommes pétris de cette idée qu'il faut partir de son bled, voyager un peu partout dans le monde puis rentrer au pays, enrichi de ce qu'on a vécu.

Peut-on avoir plusieurs «chez soi»? On peut se sentir chez soi dans des lieux imaginaires. Depuis

vingt ans, il y a par exemple un lieu où je retourne régulièrement dans mes cauchemars: il s'agit d'une petite base sous-marine qui ne ressemble à rien de ce que j'ai connu mais qui existe dans un petit coin de mon inconscient et qui me semble un peu chez moi, même s'il ne s'agit pas d'un endroit très agréable... On se sent aussi parfois habité par des lieux de fiction: grande lectrice de *Dune* [roman de science-fiction de Frank Herbert, ndlr], j'ai par exemple beaucoup arpenté la planète Arrakis qui est devenue un lieu important pour moi.

«Il existe une double injonction à partir et à s'ancre»

Il y a aussi la question du «foyer»...

Certains se sentent en effet chez eux avec leur conjoint et leurs enfants. Moi qui n'ai rien de tout cela, je me sens chez moi chez mon amie Aude, qui a une façon très particulière de me faire sentir comme à la maison. Se sentir attendu, bien accueilli, cela joue énormément. C'est pour cela que j'aime beaucoup les cafés, qui permettent de se sentir chez soi un peu partout. Même si on y côtoie des gens très différents de soi, on ne s'y sent pas jugé et on vous y trouve toujours une petite place, que ce soit un bout de comptoir ou un petit coin sur le trottoir...

Pourquoi avons-nous ce besoin d'avoir un ou plusieurs endroits bien à nous? Nous vivons dans une époque très instable et précaire, où la question du refuge prend tout son sens. Nous cherchons un endroit d'où nous ne pourrions être délogés, même si nous sommes dans une mauvaise passe finan-

cière. Un lieu qui soit aussi un refuge psychologique, qui nous préserve de l'effondrement intérieur (la dépression) comme extérieur (les menaces qui pèsent sur la planète). On est aussi souvent habité par le fantasme d'un lieu idéal: nous imaginons qu'à la fin de cette quête, on sera traversé par une évidence en trouvant l'endroit où être enfin pleinement soi-même. Mais on cherche en même temps des lieux qui pourront nous nourrir et renforcer des parties de nous qu'on aimerait développer. Moi qui ai vécu dix-sept ans à Paris, je me suis par exemple récemment installée à Marseille car je cherchais une ville moins policée, où je pourrais me sentir plus libre... Finalement, je pense que je ne suis pas faite pour vivre dans le sud. Chercher le lieu qui nous correspond, c'est aussi s'exposer à ce genre de petites déceptions ou de révélations sur soi-même, qu'il faut savoir accepter.

Déménager, c'est finalement une manière d'enquêter sur soi-même?

Absolument. Mais il faut aussi que cette quête s'arrête, car la frontière est fine entre la quête de soi et le mythe de la réinvention permanente. A un certain âge, on se connaît sans doute davantage, on a moins besoin de tester des versions différentes de soi, on apprend aussi à faire le deuil de toutes ces autres vies qu'on n'a pas vécues. J'aimerais que mon livre incite parfois à s'arrêter, à être dans une posture de contemplation et d'émerveillement par rapport à ce qui nous entoure. Si nous sommes sans cesse dans le mouvement, c'est peut-être aussi pour éviter de voir ceux qui s'opèrent en nous. On n'est pas toujours obligé de rebondir, d'aller de l'avant, d'être tendu vers l'avenir, dans une sorte de ligne droite... On a le droit aussi de faire des boucles, de revenir par exemple sur les lieux de son passé, même si ce n'est pas forcément pour y habiter. ■

L'éthique du «care», ou l'art de la sollicitude pour faire société

CINÉMA Dans le documentaire «The Tender Revolution», projeté aujourd'hui au FIFDH, Annelie Boros explore un monde où la justice sociale est au cœur des relations humaines. De quoi interroger la place du soin et de la solidarité dans nos rapports

MARIE-AMAËLLE TOURÉ

A quoi ressemblerait un monde où l'interdépendance et la justice sociale se poseraient au centre des relations? C'est l'objet du documentaire *The Tender Revolution*, projeté aujourd'hui à Genève dans le cadre du Festival international du film et des droits humains (FIFDH). Depuis le suicide de l'une de ses amies, la réalisatrice allemande Annelie Boros est hantée par une question: existe-t-il un univers dans lequel celle-ci aurait aimé vivre?

A travers les pérégrinations d'un père proche aidant, d'une aide-soignante, d'une militante pour le climat et d'un jeune en situation de handicap travaillant sur un projet de logement inclusif, le film part à la rencontre de ces femmes et de ces hommes ayant choisi de placer la sollicitude au centre de leur vie. La projection sera suivie d'une discussion autour de la solidarité et du soin. L'occasion d'interroger la notion de *care*, de rappeler ses origines et d'évoquer la manière dont elle tend à redéfinir nos rapports.

Nouvelle morale

Développée par la philosophe et psychologue étasunienne Carol Gilligan, l'éthique du *care* («prendre soin») s'intéresse à la manière dont les individus se préoccupent d'eux-

mêmes mais aussi des autres. A la fin des années 1970, la chercheuse remet en question les études de ses prédécesseurs suggérant que les jeunes filles disposeraient d'une morale moins développée que celle des jeunes garçons. A travers son ouvrage *Une Voix différente*, publié en 1982 et devenu référence depuis, la philosophe ébauche cette approche inédite en donnant la parole à des femmes.

«Carol Gilligan a observé que ces dernières ne parlaient pas de la morale de la même manière que les hommes, souligne la philosophe française Fabienne Brugère. Elles mettent plutôt en avant un contexte, des attachements, des relations, des tentatives de résoudre une situation plutôt que des principes contraignants.» La chercheuse étasunienne offrirait ainsi une nouvelle clé de lecture de la morale, valorisant l'attention portée aux besoins des autres, la responsabilité et le maintien des relations humaines pour faire société.

Dans son livre *L'éthique du care* (PUF), actualisé en janvier dernier, Fabienne Brugère propose une synthèse des recherches autour de cette notion et décortique la manière dont elle constitue aujourd'hui un projet de société. Elle revient sur une autre orientation théorique du *care*, également apparue dans les années 1980 à la faveur de la cher-

cheuse Nel Noddings. Dans son ouvrage *Caring*, publié en 1984, cette philosophe américaine défend une éthique du soin enracinée dans des vertus féminines et inhérente au maternage.

«Depuis la pandémie, il y a une visibilité accrue des métiers et pratiques essentiels»

FABIENNE BRUGÈRE, PHILOSOPHE

«C'est une approche que l'on pourrait qualifier de «naturalisante», souligne Fabienne Brugère. «Elle estime qu'a priori, les femmes seraient plus à même de déployer des comportements de soins. Cela va jusqu'à dire qu'elles sont plus talentueuses dans les relations, plus capables d'établir la paix, moins du côté de la guerre. Cette lecture renvoie souvent les femmes à la possibilité de la maternité.»

Or construire un modèle de soin basé sur une relation de maternage peut, selon la chercheuse, conduire à reproduire certaines asymétries,

en empêchant de penser la pluralité des pratiques de soins. «C'est pourquoi l'approche de Carol Gilligan est devenue largement majoritaire, car elle raconte la manière dont les femmes ont été assignées au soin à travers l'histoire, et permet de mettre au centre certaines revendications féministes telles que le travail domestique», illustre Fabienne Brugère.

Si l'éthique du *care* a largement infusé la pensée féministe, elle continue de nourrir les débats politiques actuels. «Alors même que toutes celles et ceux qui pratiquent le *care* rendent possible un maintien du lien d'entraide, de solidarité et de soin, elles ou ils [...] participent peu aux sphères de la décision publique, sont mal rémunérés ou ramenés au dévouement gratuit et solitaire dans l'espace privé», appuie ainsi Fabienne Brugère dans son ouvrage. Elle questionne les exigences et le manque de reconnaissance de ces métiers, allant de la prise en charge d'enfants, jusqu'à l'assistance aux personnes malades, âgées, ou en situation de handicap.

Le 5 mars dernier, les travailleurs actifs dans les soins de longue durée présentaient d'ailleurs à Berne un «Manifeste du *care*». Fruit d'une année de travail avec la Haute Ecole spécialisée de la Suisse italienne et la Haute Ecole spéciali-

sée bernoise, les différents professionnels du secteur revendiquaient notamment leur intégration aux décisions concernant l'organisation des soins, sur leur lieu de travail et aux niveaux cantonal et fédéral, déplorant une «standardisation inefficace et dangereuse du travail de *care*».

Fabienne Brugère reprend: «Depuis la pandémie, il y a une visibilité accrue des métiers et pratiques essentiels, notamment ceux relevant de la sphère domestique, des soins. La question maintenant est de savoir ce que l'on fait politiquement de cette visibilité.»

En novembre 2021, les suisses acceptaient l'initiative sur les soins infirmiers, visant la garantie de la qualité des soins, la reconnaissance et le renforcement de ces professions. Des collectifs continuent par ailleurs de revendiquer une meilleure valorisation du travail de *care*. En 2022, l'Office fédéral de la statistique (OFS) estimait d'ailleurs à 61% la part de femmes accomplissant un travail domestique non rémunéré contre 40% chez les hommes. ■

Solidarité et soin: une révolution douce, discussion précédée de la projection du film «The Tender Revolution» – Annelie Boros, 2024. Aujourd'hui à 18h30 Espace Pitoëff – Grande Salle Rue de Carouge 52, Genève. Autre projection suivie d'une discussion: demain à 19h - Aula de l'école du Val d'Arve, Carouge.

PUBLICITÉ

PIGUET
HOTEL DES VENTES | GENÈVE 1978

ENCHÈRES

EXPOSITION : 12-16 MARS

MUSIQUE | STYLOS | TABLEAUX | ASIA
MAROQUINERIE | MONTRES | BIJOUX

RUE PRÉVOST-MARTIN 51 | GENÈVE
022 320 11 77 | INFO@PIGUET.COM
PIGUET.COM